Stéphane Pucheu

SANS TITRE XXXI

Les piliers et leurs édifices, les piliers et leurs temples, dédiés sans doute à de nouvelles formes de l'esprit ainsi qu'à des vies organiques appartenant à l'ordre animal se succèdent, là, dans le plan.

En ce début de narration.

La visualisation de l'incipit s'effectue dans un ordre strict synonyme de défilé.

X, XX, XXX ... la consonne se multiplie et s'agrège, matérialisant l'augmentation de la narration de manière arithmétique, oui, une arithmétique toute latine. Surplombée d'un segment et soutenue par un socle de longueur égale, elle devient chiffre, oui, elle devient suite, une suite sans doute exponentielle.

La nouvelle abstraite continue de se développer à son propre rythme, investissant de nouveaux territoires spatio-temporels.

La littérature abstraite absorbe l'énergie vitale de la philosophie pour poursuivre sa mue et montrer avec le plus de densité les contours de son architecture.

S'ensuit ce que l'on appelle communément un développement, oui, s'ensuit un cours, un flux, un flot narratif dont la direction est indéterminée, dont la direction affiche sa pluralité. Là, dans la narration.

Dans la narration en cours.

C'est une contamination qui devient effective, efficiente, c'est une expansion en cours qui prend forme, peu à peu, dans l'espace médian de la narration.

La conquête narrative s'effectue sans la moindre intention prédatrice, la conquête narrative se veut mobile, mouvante, à la recherche de nouveaux gains spatio-temporels. Les concepts depuis longtemps connus se dissolvent pour donner toute latitude à de nouvelles notions, porteuses sans doute de nouvelles émotions.

Tout paraît neuf. Et sans doute sauvage.

Et le sujet principal demeure le monde.

Plus que jamais. Oui, plus que jamais.

Tout est étendu.

La littérature panoramique, ainsi, se déploie en un mouvement lent, se répand en un mouvement progressif, dont les strates apparaissent corrélativement à l'écoulement du temps et l'épaisseur de l'espace, à la matérialité sans cesse mouvante du monde.

L'excipit, maintenant, annonce la fin provisoire de la narration et du monde, à la recherche des mots justes, des termes les plus appropriés, à la recherche d'une syntaxe dont les ultimes éléments doivent être les vecteurs d'une dissémination synonyme de dissolution.

Oui, la narration doit peu à peu s'effacer, achevant une séquence ouverte depuis quelque temps ... et désormais refermée ...

AVRIL 2018

SANS TITRE XXXII

La littérature seule a le pouvoir d'extraire l'humain de la tragédie. En ce sens, elle est toute-puissance.

Oui, la littérature est surdestin.

La probabilité que la narration et son commencement, la probabilité, aussi infinitésimale soit-elle, que la narration et son incipit soient annoncés par un titre vient d'être totalement annihilée par l'inscription des premières phrases. Là, dans le plan.

Dans l'absolu, le substantif cliquetis aurait introduit de manière tout à fait approprié - de manière juste et esthétique en d'autres termes - la séquence narrative qui s'apprête à s'ouvrir. Trois syllabes, donc, qui matérialisent un certain nombre d'éléments, parmi lesquels le mouvement, en autant de temps, de l'incrustation d'images toutes issues d'un matériau unique : le plasma.

Des écrans, ainsi, dont le léger cliquetis, itératif jusqu'à l'infini semble-t-il à en juger sa présence dans de nombreux et profonds espaces, des espaces qui semblent indénombrables, révèle à chaque fois la même identité organique, le même visage, la même femme. Un visage sans âge qui paraît encore jeune, oui, un visage lisse comme du métal qui ne peut qu'ouvrir un faisceau d'hypothèses se diffusant à partir des champs de l'information, beaucoup plus incertainement de l'économie, des prévisions météorologiques ou de l'investigation littéraire.

Le visage à peine mobile, maintenant, a investi les deux parois latérales dont la symétrie parfaite s'étend selon le rythme de la cristallisation, le rythme du cliquetis qui se produit et produit encore, qui se multiplie pour dessiner une perspective profonde, si profonde que le champ oculaire ne peut que constater ses propres limites.

Conjointement, une nouvelle hypothèse fait son apparition : cette dame, cette créature pourrait tout à fait provenir de l'une de mes narrations.

Cette créature, cette créature de rêve, maintenant, se situe au milieu du plan, oui, au centre de toutes les attentions, la nudité de son visage aux yeux clos et à la bouche entrouverte étant sans doute l'élément principal de la narration. La tension entre la possibilité d'un logos et l'image est de plus en plus aiguë... avant que le flot irradiant de la narration s'empare de cette créature de rêve, de son expressivité faciale, de sa description, de sa présence et peut-être même omniscience.

Maintenant, les propres spéculations de cette dame sont captées par la narration dont l'influence traverse le métabolisme. Simultanément, le narrateur effectue les gestes nécessaires à l'ouverture du contenant, les mouvements justes de la préhension procédant au décapsulage du sommet, de la circularité à partir de laquelle il est possible de transvaser le liquide, la boisson gazeuse aux couleurs de la transparence déversant un flot effervescent, maintenant, à l'intérieur d'un nouveau contenant, lui aussi transparent, constitué d'une matière plus dure, plus compacte, d'une matière minérale. La basse, très basse température de la boisson provoque un déploiement brutal et instantané dans le palais, le rafraîchissement des parois précédant l'étanchement, un étanchement qui se mélange, maintenant, avec la notion ou concept de plaisir. La pétillance est partout, désormais, qu'il s'agisse du mouvement effervescent, de la sensation intrabuccale, des apprêts de la créature ainsi que du style de sa morphologie.

De son apparition et de sa présence faciale, là, d'un écran l'autre, dans une itération étrangère à toute forme de saturation.

Le cliquetis des équidés fait irruption dans la narration, imposant une connivence analogique et sans doute bien plus encore, tandis que les sabots de la jument - peut-être faut-il considérer l'unité au pluriel ? ... - émettent un bruit multiplié et décroissant, un bruit démultiplié qui va s'effaçant, résultat de l'impact entre le bitume et le cartilage, un cartilage qui, finalement, semble se regrouper en un dernier contact, le recoupement sonore donnant plus de latitude à son ultime propagation dont la plasticité s'étend et s'étend encore avant de se fondre dans le silence.

Dans un rythme qui semble parfaitement cadencé, le cliquetis des écrans reprend, avec la même figure féminine que précédemment, une apparition rectangulaire qui investit soudainement et de manière successive les parois opposées dont la ligne de fuite, foncièrement en avant dans le champ oculaire - si profondément qu'elle finit par échapper à son appréhension - matérialise un espace si profond qu'il en paraît illimité.

Le bruit du décapsulage, identique au précédent excepté l'accentuation de la présence et puissance sonores, lui aussi, reprend. La découpe de la matière, la scission de l'ouverture provoquée par la pression de la première phalange produit un son encore plus net et contondant que précédemment, suivi immédiatement de celui, progressif et massif, de l'effervescence.

Tandis que la dame regarde droit devant, ses lèvres étant sans cesse en mouvement, le silence investit à nouveau la narration.

Entièrement.

Seules ses lèvres sont mobiles.

Hormis la narration.

Maintenant, dans un excipit qui clôt provisoirement la narration - le mouvement ou flux global se préparant à ouvrir une prochaine séquence portant l'inscription latine XXXIII - , le froissement du contenu est esquissé par la main du narrateur dont le resserrement est total, jusqu'à ce que les multiples bruits d'essence métallique achèvent leur succession par un son ultime qui fait irruption après une pause, une séquence vierge, un instant où l'espace et le temps semblent vacants.

Comme si la netteté, au cliquetis avait succédé ...

MAI 2018

SANS TITRE XXXIII

La page blanche est l'espace-monde à partir duquel naît la narration.

La première cellule, ainsi, est une cellule narrative.

Sa multiplication ne dépend que de sa propre volonté, oui, la littérature se régénère sans cesse.

L'aspect pluricellulaire, nécessaire au commencement de la narration, annonce une forme pour l'instant indéterminée.

Et simultanément …

Mouvante.

La longueur, variable, se meut telle une écume, conjointement visible et silencieuse, oui, la longueur étire sa blancheur, une plasticité dont le développement dépend de la dynamique du flux narratif.

La page se considère au pluriel, oui, l'espace-monde devient investi sur une distance qui vient d'être délimitée, une distance brève, au bout du compte, une distance à peine commencée.

Déjà achevée, la narration s'efface devant le commencement ou recommencement du flux narratif qui, cette fois-ci, semble annoncer une plus grande amplitude, oui, une amplitude plus large. La verticalité de l'écume est beaucoup plus haute, là, ici, maintenant, et sa vitesse est sans commune mesure avec la précédente, avec ce rythme régulier et court qui vient d'achever, en quelque sorte, le premier mouvement. La reprise, ici, s'annonce ample, ainsi, une large écume qui s'étend sur une distance plastique, ductile, mobile …

Les mots et leurs infinies combinaisons occupent plusieurs pages qu'il faut sans doute multiplier par quelques dizaines afin d'obtenir, enfin, la totalité de la narration.

Lorsque le mouvement reprend, segmentation et catégorisation oeuvrent de concert, libérant les substantifs destinés à préciser la nature de la narration en cours : fictions, essais, notes, spéculations … nouvelles … narrations …

Oui, narrations …

L'exhaustivité de la narration est-elle atteinte ?

Les possibilités sans doute infinies de nommer et créer les genres sont la seule réponse à cette question.

Et surtout, la puissance continue de l'écume, là, est la réponse la plus concrète à toutes les spéculations inhérentes à la nature de cette interrogation …

Le concept de spatialité lexicale, maintenant, prolonge la narration, ouvrant une matérialité

nouvelle, composée d'abord d'un mouvement ou d'un rythme binaire qui met en relief l'alternance, le contraste dynamique entre un rectangle blanc habité par une ligne ou une phrase unique et un autre rectangle blanc marqué par une longue, très longue phrase qui occupe sa totalité. Plus loin, ensuite, plus avant, un morceau ou monceau de texte s'inscrit en exergue d'un nouveau rectangle blanc, tandis que le centre du suivant est habité par la même longueur de texte …

L'ouvrage ou l'œuvre, ainsi, présente un ensemble de feuillets à l'intérieur desquels le texte, à l'intérieur desquels les mots occupent une place à chaque fois singulière. Empilés, compilés, juxtaposés, superposés … les rectangles blancs marqués du noir scriptural se succèdent, leur format strictement identique révélant l'unité d'un tout sans doute inachevé.

Au-delà, c'est probablement l'essai qui assoit sa suprématie dénominative, la pertinence de son aspect générique qui ouvre directement le champ des hypothèses et autres tâtonnements apparaissant de manière nette.

Jusqu'à une certaine transparence.

Oui, la puissance générique de l'essai, associée à sa flottante précision, s'arrogent maintenant l'essentiel de la narration.

L'espace vierge, ainsi, continue d'être violé par le sens, par le mouvement, l'impression, la spéculation …

Par la littérature.

La narration, au bout du compte, devient de plus en plus transparente. Et sans doute illisible …

JUIN 2018

SANS TITRE XXXIV

Si le substantif « trophées » semble vouloir s'imposer, en ce début de narration - un surgissement sans doute puissant reposant sur une série de paramètres conjointement rationnels et souterrains - , il s'efface néanmoins aussi vite qu'évoqué, sous la puissance du flux, sous la puissance du flot, de la dynamique de la narration qui imprime, une fois de plus, sa volonté de se déployer directement.

Des créatures de chair, des créatures de charme, des créatures de stupre sont en présence du narrateur, là, ici, maintenant. La série de galbes, l'architecture des physionomies en tenue urbaine ou largement dévêtue s'arroge tout l'espace de la narration ainsi que la totalité de mon champ ou capacité oculaire. La verticalité des membres inférieurs, talonnés, le croisement de ces mêmes unités, posément assises, les yeux lisses comme du métal auxquels se joignent à chaque fois un sourire généreux dont il est impossible de quantifier les intentions apprises et authentiques …

« Monsieur le Narrateur ? Allons-nous faire partie de votre projet ? »

Des notes musicales, des sons composés, agencés, envahissent l'espace occupé par des masses humaines et animales exonérées de tout mouvement synonyme, sans doute, de vacance ou de repos …

L'affect propage soudainement sa toute-puissance. Au-delà de la narration …

L'étoffe, au loin, attend l'intervention de la narration. Dans un appel qui évacue, déjà, l'effet de saturation, aussi improbable, hypothétique, contingent soit-il. Oui, l'étoffe continue, poursuit son travail de sape de la narration, celle-ci observant avec attention la matière en question, une matière, donc, pour l'instant vierge de toute appréhension syntaxique, de toute approche narrative, de toute spéculation littéraire.

Oui, de toute captation littéraire.

L'étoffe et son mouvement, l'étendard et son mouvement s'affichent dans le panorama narratif, le flottement, aussi ténu soit-il, dessinant irrégulièrement un aller-retour latéral, oui, latéral, comme en témoigne la courbe dessinée dans le champ narratif, une courbe provoquée par le contact incessant entre l'air et la matière. En fin de compte ou finalement, une fois de plus, la matière évoquée se joue, semble-t-il, de la narration, dans un mouvement synonyme, probablement, de provocation.

Le style est le résultat d'une infinité de combinaisons syntaxiques à l'intérieur desquelles se glissent la voix et la vision de l'auteur, se glissent le curriculum vitae de l'auteur, son cursus.

Se glisse la vie.

Est-il possible d’anticiper son destin ?

Une session de littérature ou de philosophie ouverte par le Narrateur, là, maintenant, auprès d'une classe peut-être singulière, composée d'une assemblée de jeunes femmes demeurant dans leur registre initial, dans leur vocation, composée d'une assemblée de créatures de rêve actuellement engagées ou investies dans une trajectoire d'actrices de charme. Elles semblent sans nombre ou indénombrables, tandis que ma diction continue se propage à travers les rangs, dans un espace grand, vaste, dans un espace en forme de damier où la régularité des lignes et des périmètres individuels se disputent le croisement, celui de jambes toutes distinctes, des jambes répondant unanimement à des proportions issues des canons de l'érotisme. Les globes sont horizontaux ou penchés, la circularité de la gorge apparaissant à chaque fois, comme à l'étroit dans un textile pourtant sur mesure ...

Semble-t-il ...

Actrices de charme, actrices de chair, oui, des jeux de la chair régulés par tout un ensemble de clauses appartenant à des contrats distincts... La lutte entre la subjectivité de l'héroïne de charme et la volonté commerciale du metteur en scène est sans doute féroce pour ne pas dire sans merci ou sans états d'âme ... Ces créatures du commerce sont toutes d'un commerce agréable, là, avec moi, avec le narrateur qui poursuit sa session, tandis que deux segments pulpeux s'ouvrent devant moi, délivrant une masse d'ivoire largement irradiée par la joie, diffusée à mon encontre, visiblement ...

Manifestement ...

Actrices érotiques ...

J'évoque maintenant l'un de mes derniers concepts, celui de « surdestin » - « overfate » en anglo-saxon et « suprafatum » en latin quelque peu moderne - tout en songeant à l'essence ou l'aspect surdimensionnel de la littérature, entité suprême, entité sacrée, sans doute, un concept que j'évoque dans un mouvement double et indissociable, au sein duquel préparation et improvisation sont en dialectique, produisant du sens, un sens de plus en plus plastique.

Parmi cette écume de chair, ces yeux indénombrables et attentifs, parmi cet auditoire exclusivement féminin qui diffuse de manière exponentielle les schémas infinis de la luxure ainsi que l'essence du stupre - « stuprum » en latin - , je ressens la conscience pleine et démesurée d'être au monde, là, ici, maintenant.

Le commerce et l'affect, maintenant, fusionnent.

Ma diction continue avec la même rigueur, mon entrejambe dilaté exprimant une décontraction ou relâchement soudain qui libère ma substance vitale, en un temps rapide, en un temps bref qui provoque une détente globale de mon métabolisme ...

Le concept de commerce se met lui-même en abyme ...

Le panorama des possibilités s'étend et s'étend, encore, oui, il s'étire ...

Le champ littéraire s'élargit, et avec lui la littérature panoramique.

La littérature panoramique affirme sa volonté d'absorber le monde, là. Une littérature de conquête, donc, d'expansion, qui libère la narration dont le dessein est d'irradier la virginité du monde. Oui, une irradiation exponentielle est en cours, qui viole en toute légitimité la nudité du monde. Ainsi que le commencement de la narration, bien avant l'incipit.

Oui, bien avant.

La lumière narrative se propage dans celle, plus générique, de l'espace-temps. Jusqu'au prochain recommencement …

JUIN 2018

SANS TITRE

XXXV

Le style classique, en littérature, semble remonter à l'aube de la civilisation.

Sur les rives du Rubicon qui sera franchi.

Les fondations, ainsi, auxquelles il faut ajouter les palmes ou lauriers, sont appelées à se régénérer et régénérer sans cesse, les formes narratives érigées demeurant aussi provisoires que la course unique du disque qui maintenant rejoint, déjà, le crépuscule.

Les intramutations qui suivent la naissance ou le couronnement dessinent maintenant, à l'instant, ce qu'il faut appeler ou dénommer la littérature abstraite.

Ou panoramique.

La littérature abstraite ou panoramique restitue la complexité de l'espèce humaine, de l'esprit humain, restitue sa totalité, une totalité en mouvement.

Le réalisme des glissements narratifs dont la permanence est l'essence, évoque pleinement la subjectivité.

D’immenses chantiers narratifs demeurent en l’état, utiles sans doute à l’érection de formes narratives encore en gestation. Nul ne sait, ni le narrateur lui-même, ce qu’ils deviendront, les hypothèses les plus solides ou vraisemblables ne parvenant à donner des éléments plus concrets sur leur avenir, ainsi que celui de la narration à venir.

L’irradiation reprend son cours, oui, l’énergie pure de la narration reprend son mouvement, dans une extension synonyme de scannérisation. Tout ce qui est matériel, ainsi, tout ce qui est de l’ordre de la matérialité est conjointement engendré et traversé par le flux narratif qui va toujours de l’avant, oui, plus avant, donnant plus de netteté au monde.

La blancheur de la lumière s'accentue encore, maintenant, signifiant l'omniscience du flux narratif qui tend vers une identité nouvelle ou une nouvelle identité, une ambition nouvelle ou depuis toujours souterraine, une volonté définitive ... - les substantifs se succèdent sans que l'un ne s'assure la suprématie - vers, sans doute, ce qu'il faut nommer avec la plus forte probabilité de vraisemblance : la transparence.

Oui, c'est de l'ordre du minéral, un minéral en mouvement, là, qui investit la totalité de la narration ou la narration dans son entier, provoquant une accélération des chantiers narratifs, leur brièveté et leur inachèvement démontrant sans doute que la puissance actuelle du flux narratif nécessite quantité d'ébauches, de tâtonnements, de spéculations toutes plus provisoires les unes que les autres, afin que le seuil de transparence soit le plus élevé possible.

Que l'évidence et la netteté du monde prennent toute leur place ...

JUIN 2018

SANS TITRE XXXVI

Segment croisé, segment croisé, segment croisé, angle avec intersection, segment vertical.

L'incipit du titre ou de l'absence de titre, ainsi, vient d'être posé.

Jusqu'ici - et peut-être même depuis le début - fantasmes, souvenirs, désirs, intentions et spéculations se mêlent dans une série sans fin de symbioses et d'oppositions pour percevoir le réel.

La littérature abstraite apporte la civilisation.

La littérature abstraite, c’est l’empire de soi.

Qui devient l’Empire.

Reprendre son œuvre pour l'étendre ou bien aller au bout de l'œuvre jusqu'à sa liquidation ?

La sexualité et sa complexité tissent d'innombrables tableaux ou plans à l'intérieur de la littérature abstraite.

Pendant les quelques secondes d'extase matérielle, la tension narrative se poursuit. Oui, la spéculation continue tandis que le temps bref synonyme de relâchement et d'ouverture s'écoule, là, maintenant, signifiant que ma semence vitale s'accompagne fort bien d'une activité décuplée ou couplée de mon cortex.

Y compris lorsque, ici, je procède à ce qui est de l'ordre d'une décharge palatiale - mon foutre inondant puissamment les parois internes conduisant à la gorge - à partir d'un support matériel dont l'aspect est une convocation à ce don brutal de soi ainsi qu'à un doux châtiment dont les modalités sont à inventer, je veux parler de cette jolie créature, de cette jolie jeune femme qui vient sans doute de boire malgré elle la totalité de mon foutre …

Simultanément, opère la mémoire, cette grande navigatrice dont les caps changent sans cesse, dont le fonctionnement interne est à la fois flottant et complexe. Oui, foncièrement complexe … La netteté et l'opacité de la mémoire, sa transparence et ses arcanes sont en dialectique permanente, assurant une force propulsive à la narration.

Sans doute la littérature abstraite est-elle le vecteur d'une éternelle autobiographie, composée de plusieurs glissements narratifs, de voix plurielles qui tôt ou tard parviennent à simplifier la complexité de l'esprit humain, qu'il s'agisse de sa perception, de sa capacité spéculative, de ses contradictions … ainsi que de la lutte sans merci entre celles-ci.

La littérature abstraite est si libre qu'elle poursuit sa route au-delà, bien au-delà des mots, des termes qu'elle utilise, signifiant une vitalité autonome, énergie pure ou brute qui emprunte tous les interstices de l'espace et du temps. A chaque instant.

Une discipline au-delà, bien au-delà de la métaphysique, contaminatrice de tous les éléments. De tout ce qui est matériel.

De multiples, de nombreux et distincts préfixes surgissent alors, tels que « méta », « hyper » ou encore « proto » , loin, bien loin de suggérer l'ébauche d'une exhaustivité de toutes les façons impossible, autant de segments qui expriment la puissance ou toute-puissance de la littérature abstraite, à l'intérieur de laquelle l'intratextualité et l'intertextualité oeuvrent à plein régime. Les entrelacements narratifs sont permanents, jusqu'à devenir exponentiels, à l'origine du continuum.

Le continuum narratif qui se matérialise, là, maintenant. Tout le temps. Sa matière composite oblige à une interprétation libre, plurielle, une interprétation qui demeure inachevée. Matériau emparé, aussitôt désemparé puisque échappant à toutes les grilles de classement, de codification etc.

A la limite, elle échappe à sa propre adjectivité de par sa fluidité permanente qui lui assure une constante régénération …

JUILLET 2018

SANS TITRE XXXVII

Le continuum se poursuit.

La littérature abstraite est un cap.

Le tracé répond à des lois sans doute métaphysiques, dépassant de loin, de bien loin toutes les spéculations scientifiques possibles à l'origine d'un tel calcul, à l'origine de la matérialité d'un tel cursus. Dans son mouvement, elle absorbe ce qu'elle voit, elle s'en nourrit pour faire apparaître le réel dans sa plus grande netteté.

La lumière est dense, maintenant, la lumière est drue ... Son extension ou expansion se propage partout, dans le cadre urbain, dans le cadre naturel, à l'intérieur même des éléments, dans le cortex des vies organiques, qu'elles soient humaines ou animales, dans le tissu de leurs intentions ou de leurs instincts ...

Le fantasme et son immense architecture, le fantasme et son incommensurable architecture, le fantasme et sa parfaite architecture se dressent fièrement, maintenant, au sein de la narration en cours, rivalisant hautement et de manière féconde avec la réalité.

Le réel est palpable, peu à peu, oui, il apparaît, réellement.

Sa texture est matérielle.

Les ruines et leurs cycles engendrent la vie et sa vitalité, oui, les ruines et leurs cycles engendrent la narration.

La surface des choses est la patine esthétique de la profondeur.

Plus le chaos est grand, plus les ruines s'étendent, plus s'érige la littérature. Oui, la littérature est un totem qui surgit ex nihilo.

Mon intervention littéraire ou philosophique ... ou autre ... se fait tout naturellement parmi ces dizaines et dizaines de créatures de rêve, de créatures de charme, d'actrices de charme toutes plus disposées et attentives les unes que les autres, dans une enceinte baroque de forme circulaire, une forme qui ne cesse, semble-t-il, de s'agrandir, ma perception de la séquence ou situation devant sans doute en constituer le paramètre essentiel, c'est du moins ce que je suppose tout en songeant à une forme de consécration à travers cette intervention, là, ici, maintenant, une intervention suprême ...

Cette scène, me semble-t-il conjointement, défile toutes les possibilités fantasmatiques, dévoilant le réel dans toute sa nudité, dans toute sa puissance, dans toute sa plasticité.

Le concept d’hyperconscience est au centre de la littérature abstraite.

Dans l'enceinte, maintenant, la prolifération de la littérature abstraite se poursuit, à travers mon discours, à travers mon logos, une prolifération qui s'accompagne d'une suite de séquences intimes, oui, profondément intimes, comme cette fellation, là, prodiguée par une jolie créature blonde qui a descendu, auparavant, quelques marches pour rejoindre le périmètre du narrateur, de l'intervenant, du conférencier, du philosophe, une fellation tout en douceur et constance qui provoque le sourire de l'assemblée, un sourire à l'unisson, oui, les innombrables lèvres révélant leur aspect panoramique, leur plasticité et leur pulposité.

Le continuum de la diction et de mon propos conserve toute sa concentration et toute sa conviction, une dimension affective surgissant soudainement, oui, une insertion potentiellement surprenante qui me conduit à éprouver une considération particulière pour ce joli minois en train de me sucer, pour cette diablotine en train de me déguster avec appétence pour ne pas dire gourmandise, et ce aux yeux de toutes ses jolies camarades qui se demandent, maintenant, quelle sera la forme de l'épilogue …

La problématique et sa matérialité semblent se dissoudre, maintenant, à l'intérieur du continuum narratif.

Un continuum lisse comme du métal, un continuum dont la transparence ne cesse de s'accroître et de s'étendre …

JUILLET 2018

SANS TITRE XXXVIII

Je suis étranger au lecteur.

De par ma haute subjectivité narrative, je suis au cœur, je suis au centre du plus grand des spectacles, celui de l'affrontement fratricide entre la réalité et la fiction, une lutte sans merci qui doit, tôt ou tard, faire émerger la matérialité d'un concept unique : le réel.

Les capteurs narratifs, déjà, émettent les signaux annonciateurs de leur déploiement. De leur diffusion. De leur contamination.

Les capteurs narratifs sont prêts.

Oui, ils sont prêts.

Prêts à intervenir ...

Les étendards reviennent encore, une fois de plus, à nouveau, oui, les étendards investissent à nouveau le champ narratif, et leur superficie semble sans limite, rejoignant celle du plan, celle de la narration, tandis qu'une brise quelque peu épaisse provoque un flottement dru ou puissant, de part et d'autre, latéralement, un mouvement qui accentue d'autant la superficie de la matière ainsi que sa blancheur, oui, une blancheur qui s'étire et s'étoffe, une blancheur qui segmente l'espace azuré, provoquant l'extension de son omniscience, oui, une omniscience qui défit encore, une fois de plus , à nouveau, tout à la fois l'approche de la narration et ses infinies possibilités syntaxiques dont les plus appropriées ou pertinentes cèdent l'espace, déjà, à d'autres, les étendards démontrant leur insatiable capacité d'absorption narrative, une absorption qui vient, en partie, d'avoir lieu. Pendant ce temps, le narrateur avance au sein de la narration, échappant à toutes ses tentatives de récupération, oui, le narrateur glisse à l'intérieur des vaines tentatives d'adjectivation qu'il suscite, dans une avancée constante, indéterminée, susceptible de changer à chaque instant. A l'image des nombreux glissements narratifs, j'avance au sein de la narration qui tâche vainement de m'accoler une identité narrative qui serait au-delà de tout soupçon, aussi tangible que la matière, aussi visible que le jour ou la nuit, limpide ou transparent que l'élément liquide, que l'élément vital.

Le concept de viol narratif, maintenant, succède à ma propre matérialité, oui, un concept qui irrigue la narration, avant de partir à l'assaut, paisiblement - naturellement, en somme - , de jeunes cortex, de têtes ou visages malléables, particulièrement malléables, même, de jeunes et jolies créatures dont la formation personnelle et professionnelle est en cours, oui, de jolies créatures dont la culture est vacante, du moins pour l'instant, et qui sont capables d'absorber, sans en avoir conscience, un certain nombre de matériaux philosophiques ou littéraires, les deux adjectifs fusionnant sans doute, d'ailleurs, un certain nombre de matériaux à caractère spéculatif, des matériaux, en dernier lieu, exempts de toute adjectivité.

La dénomination générique suffit à signifier l'essence de la transmission ...

Le viol narratif déploie son étoffe, il occupe maintenant l'esprit de ces jolies créatures suscitées, des créatures toutes attentives, des créatures toutes disposées, la placidité de leur posture et la fluidité de leur concentration étant sans doute provoquées par le contenu de la transmission. Ainsi que son formalisme ...

La littérature structure leur esprit. Et même davantage ...

Le viol narratif traverse leur cortex à l’image d’un totem.

La correction, au sens exclusivement scolaire, s'impose.

Tandis que mon écriture se superpose à la sienne, sur cette large masse rectangulaire, le visage de mon élève coulisse sans cesse sur mon cylindre, le visage de la jolie créature coulisse et coulisse encore sur la totalité de ma queue lisse comme du métal, différents labeurs se conjuguant alors, de façon simultanée ou parallèle, mettant en exergue ma fonction professorale et ma profession d'écrivain ou de philosophe, la rigueur de la correction, ponctuée par une longue annotation, jouxtant de nouvelles sensations narratives, à l'image de l'absence de titre qui domine depuis longtemps, maintenant, une absence qui contient en elle les concepts d'obsolescence ou de marcescibilité dont l'émergence matérialise l'inutilité totale et peut-être définitive d'un titre…

Ma semence vitale étant, simultanément, absorbée par la bouche douce et déterminée de mon élève dont le dessin des joues indique sans doute que mon foutre s'écoule déjà dans sa gorge …

JUILLET 2018

SANS TITRE XXXIX

Le néant finit toujours par être vaincu par la littérature.

La littérature est un totem qui surgit ex nihilo.

Je n'aime pas la *mollitia* contemporaine.

Je n'aime pas la négation. Je ne l'aime pas du tout, même.

Je n'aime pas dire je n'aime pas.

La narration poursuit son avancée clinique, maintenant, oui, son acuité progresse dans un champ pluriel, dans un champ ouvert l'obligeant à choisir, afin d'avancer, véritablement. Réellement.

Des épaules panoramiques, ainsi, s'arrogent tout l'espace, les épaules d'une jeune créature naturellement amène qui répond à la voix du narrateur, cependant que ses doigts, ses longs doigts font pression sur les touches d'un rectangle, synonyme de transaction. Sa voix rapide et précise s'apparente à un cristal, s'apparente à l'élément vital et sa transparence que l'on saisit soudainement à travers un contenant pour apaiser ses instincts vitaux.

L'insertion de baisers à la surface, au niveau de la nuque, indique une peau douce et ferme, élargissant un sourire déjà bien établi, bien étendu, accentuant, aussi, l'excitation préalable. Les jambes de sauterelle de la demoiselle, maintenant, épousent mes épaules, tandis que mon cylindre la graisse énergiquement, ayant comme témoin précieux la surprise de ses yeux et l'ouverture de sa bouche, ainsi que l'exil imprévu d'une sonorité gutturale itérative. Oui, itérative ...

Puis, la polysémie de la crème fouettée s'en donne à coeur joie, là, ayant d'abord nourri mon métabolisme par le biais de sucres rapides, avant de se transformer en énergie vitale par le biais de sa semence dont l'éclat, dont la blancheur asperge abondamment le joli minois de la créature aux yeux désormais clos qui évitent d'être maculés. Du moins le regard, puisque les régions périphériques - cils, paupières, sourcils - accueillent maintenant les ultimes filaments ...

L'air, statique et dru, l'air et sa haute, très haute température sont brassés, là, par la rotation de la machine, par la rotation de la matière, provoquant le mouvement lent et hasardeux, le mouvement continu du long tissu transparent qui s'étend sur la baie, les volutes blanches, les longues volutes blanches, maintenant, s'effaçant au profit des étendards, oui, de ces vastes étoffes qui recouvrent nombre de narrations passées et sans doute à venir, des étendards comme sans limite qui imposent leur présence, leur prééminence, leur omniscience.

L'aspect clinique de la narration se déplace encore, maintenant, avec le narrateur en train de travailler une jolie créature dont il s'occupe du cursus, un narrateur dont les reins impriment un mouvement répété, un mouvement rapide, un mouvement incessant à l'intérieur des cuisses de la demoiselle, à l'intérieur de ces dessous que sont le porte-jarretelles, les bas, les chaussures à talon, ainsi que la petite culotte en coton, le noir étant la couleur ou valeur centrale de tous ces éléments.

Le rouge, lui, habille une bouche pulpeuse, charnue, une bouche qui maintenant m'enfourne alors que je suis toujours debout, une bouche dont la douceur, l'onctuosité et la souplesse me donnent envie, déjà, de décharger. Cette petite promesse de femme, cette femme en devenir est un magnifique paiement en nature, oui, cette subite transaction, conclue d'un commun accord et reposant sur une promesse verbale - une transaction d'abord issue de sa propre initiative devrais-je ajouter pour être tout à fait exact ou complet - , crée une connivence singulière et particulièrement charmante qui augmente encore le diamètre de mon cylindre, de ma queue plus lisse, compacte et brillante que jamais...

Tout ce qu'il y a de plus classique, alors, se déploie, maintenant, à l'image de ces rendez-vous

réguliers, de ces copies ramassées, amoncelées et corrigées, tandis que fellations et cunnilingus se partagent les séquences intimes, dans un périmètre domestique où le mobilier d'étude et de repos emplit tout l'espace, des fellations certes transactionnelles, mais bien davantage. Comme en témoigne ce radical pompage qui absorbe tout mon foutre en une seule fois, vidant mes bourses à nouveau souples, une décharge qui souligne, semble-t-il, une appétence bien au-delà du cadre initial...

Parfois, la reconnaissance s'exprime de manière soudaine, inattendue, se logeant au sein d'interstices ou d'intentions imprévisibles... et tellement savoureuses...

Maintenant, je suis seul, en présence d'un vestige unique, d'un vestige singulier, d'un présent qui n'a sans doute pas de prix.

Maintenant, j'extrais la petite culotte noire en coton de son contenant capitonné, maintenant, j'hume à plein naseaux les vestiges odorants encore récents d'une puissante sudation qui en dit long sur les menus détails que j'ai évoqués, cependant que dans ma tête s'ouvrent de nouvelles perspectives narratives, de nouveaux horizons à explorer... à conquérir.

JUILLET 2018

SANS TITRE XL

Le domaine littéraire et son hyper-puissance s'étendent encore, là, avec une force ou une dynamique sans doute accrue.

Deux segments qui se croisent symétriquement, une pierre ou plutôt un mur angulaire ... le chiffre latin, le chiffre romain s'étoffe, oui, il devient massif.

La courtoisie est le sommet de la civilisation.

J'aime la puissance romaine.

J'aime sa volonté d'expansion, sa volonté de vie, sa curiosité.

J'aime sa philosophie pragmatique.

J'aime, aussi, le classicisme de ses auteurs, de la littérature qui s'apparente, par exemple, à l'architecture ingénieuse des thermes.

J'aime l'unité romaine.

J'aime leur capacité d'absorber les autres cultures, de séparer le bon grain de l'ivraie.

J'aime le polythéisme romain, son originalité spéculative, son esthétique.

J'aime la décision romaine.

J'aime Rome.

Les jeunes créatures, maintenant, font une nouvelle insertion dans la narration, tandis que je poursuis mes propres investigations littéraires, comme cette jolie jeune femme, là, devant moi, une jeune femme qui affiche une longue, très longue double rangée d'ivoire qui engendre un retrait ou retirement labial, la pulposité apparaissant alors, telle une écume abondante et provisoire sur un joli minois dominé par le noir, du regard au surplomb pileux simplement dessiné, la masse capillaire soyeuse et sa verticalité soulignant un arrière-plan austère, élégant, un arrière-plan qui demeure exempt de tout adjectif.

Une lente et méticuleuse fellation, maintenant, investit tout le plan, la douceur labiale aspirante devenant concrète, matérielle, un mouvement continu qui suscite la montée de mon jus, de mon foutre, de mon liquide séminal. A travers le canal ... vertical ... qui asperge la jolie jeune femme et ses cheveux sombres, désunis, abondants ... la puissance des saccades maculant et maculant encore sa peau jeune et ferme, ainsi que son sourire évoqué précédemment, un sourire cette fois-ci demandé, requis ... pour ne pas dire exigé.

C'est une autre créature, là, qui succède à cette dernière, une créature blonde aux cheveux soyeux, également, un visage fin rivé à l'écran, rivé à l'espace de travail, un visage dont le regard semble statique et qui soudainement se trouve modifié par la gestuelle, oui, par l'insertion d'une main à l'intérieur de la masse capillaire qui trahit sans doute son intérêt pour ma présence, son intérêt pour la présence du narrateur. Le verbe tirer déploie les prémices de sa polysémie, là, ma main tenant fermement sa chevelure, tandis que l'autre masturbe énergiquement ma queue bien rigide, une queue déjà rechargée, une queue, déjà, qui décharge sur ses joues et sa chevelure claire, de puissants jets demeurant suspendus un instant ... avant de s'abattre hasardeusement çà et là, sur la surface claire, sur la surface capillaire ...

J'ai l'impression de charger et décharger comme une machine ...

Une autre polysémie apparaît dans le plan, maintenant, celle de la correction. Elle devient matérielle avec l'insertion de cette cravache dans le plan, là, dans les mains du Narrateur qui prend tout son temps devant la croupe offerte de son élève, sans que l'on sache si le consentement provient d'une suggestion autoritaire ou d'une simple proposition, l'offrande assurant dans tous les cas l'authenticité d'un don patient, d'un don docile, d'un don qui attend la suite des événements, manifestement sans la moindre appréhension. “ Bien au contraire ... “ pense peut-être le Narrateur, alternant entre la courbure de l'objet et son rebondissement dans la même main, avant de se décider pour un accolement progressif, très progressif sur la surface des rotondités, ainsi qu'en leur centre. Ici, mon champ oculaire viole en toute liberté l'intérieur domestique de mon élève, de cette jolie créature provisoirement absente et que j'attends, oui, mon regard se conforme et absorbe le moindre décimètre carré de chaque pièce, avec une accentuation particulière pour la pièce intime ... pour la chambre de mon élève ... Là, mon champ oculaire dépose sa patine sur la surface des choses, étendant ses faisceaux le long des parois, partout à la surface, et ce jusque dans les moindres recoins ...

La fiction adoucit la brutalité de la réalité, la fiction lui apporte des solutions.

Traversée par la fiction, la réalité devient plus claire, jusqu'à devenir limpide. Transparente.

Et accoucher ou engendrer, à nouveau, une nouvelle narration.

A venir ou imminente.

Immédiate ...

AOUT 2018